

# Clandestins dans le texte maghrébin de langue française

Les drames liés à l'émigration clandestine virant à la tragédie par l'accumulation énorme du nombre des victimes de toutes nationalités que leurs proches pleurent dans les pays du Sud, la littérature ne pouvait demeurer en reste tandis que se sont multiples reportages et témoignages dans la presse. Hélas, pas au point que s'opère une révolution des mentalités, qu'il s'agisse d'imaginer son pays natal comme le lieu nécessaire et suffisant de l'épanouissement personnel ou d'aboutir à la concrétisation universelle de la liberté de circulation et d'établissement des personnes, hypothèse hautement improbable mais que contient obligatoirement l'idée de communauté humaine et d'égalité des droits des gens dans leur aspiration au mieux être voire, dans la curiosité légitime pour les visages, les paysages et les sociétés dont l'addition et la confrontation forment notre monde.

Le Maghreb est si proche de l'Europe que la méfiance à l'égard de l'immigration apparaît absurde, si l'on y songe sans verser dans quelque phobie. Cette absurdité ressemble aux querelles entre voisins de palier qui feraient mieux, chacun, de veiller à la cordialité des liens entre copropriétaires.

L'ouvrage collectif *Clandestins* dans le texte maghrébin de langue française publié chez l'Harmattan en 2008 sous la direction de Najib Redouane, universitaire marocain vivant aux Etats-Unis, réunit seize contributions, pas toutes convaincantes, de chercheurs venus des Pays-



LA CHRONIQUE  
DE SALIM JAY

Bas, d'Autriche, de France, du Canada, d'Israël, d'Espagne, de Roumanie, d'Allemagne, de Grèce ainsi que du Maroc.

Est-ce que la gravité du thème abordé suffit à garantir le talent littéraire ? Rien n'est moins sûr, mais certains auteurs de romans et quelques commentateurs ne sont pas traversés par le moindre doute : les bons sentiments font, à leur yeux, la bonne littérature...

Du moins, le mérite de cet ouvrage tient-il au fait qu'il vise à l'exhaustivité et propose une analyse d'un nombre considérable de récits ou romans, constituant ainsi une bibliographie fort utile. Certaines contributions, telle celle d'Yvette Bénayoun-Szmidt (Université York-Glemdon, Canada) à propos des « *Harragas ou les barques de la mort* » de Mohamed Terriah (Afrique-Orient, 2002) attirent heureusement l'attention. Le roman de Terriah possède bien, en effet, la clarté et la vigueur saluée par sa commentatrice qui cite abondamment le texte de cet écrivain marocain déchiré par le quitte-ou-double tragique piégeant trop de ces compatriotes avec, in fine, si souvent que c'en

devient comme irréel, l'issue fatale racontée au passé simple et qui continue à appartenir au présent compliqué de drames : « *les gardes-côtes étendirent les cadavres sur le pont, les dénombrèrent, mais sans pouvoir les identifier. Sans papiers, un homme en vaut toujours un autre. Aussi se contentèrent-ils de les regarder, en se signant. Dix-sept galériens enchaînés aux avirons de l'illusion* ». Najib Redouane rend justice à *Clandestin en Méditerranée* (Tunis, Cérès éditions, 200). L'ouvrage de Fawzi Mellah, que l'on connaissait comme le romancier élégant et sensible du *Conclave des pleureuses* (Seuil, 1997) n'est pas une fiction. C'est précisément en 1997, alors qu'un grand éditeur parisien publiait ce *Conclave*, que Mellah, ainsi que le raconte Redouane, prit conscience de la fermeture de l'Europe « *quand sa demande de visa, pour entrer dans l'espace Schengen, fut rejetée* ». Alors, projetant une enquête qui sera publiée par un hebdomadaire tunisien et un quotidien suisse, « *Mellah décide d'emprunter le même périple qu'un groupe de clandestins, prêt à assumer tous les tracas et tous les risques...* »

La lecture de *Clandestin en Méditerranée* m'avait fort impressionné à l'époque car Mellah écrivait : « *Impossible d'écrire une seule ligne sur ces hommes si on n'a pas pris avec eux certaines risques* ».

La conviction ainsi affirmée – et respectable sinon impossible à contester – ne me parut pas m'interdire d'écrire et de publier *Tu ne traverseras pas le détroit* (Mille et une nuits, 2001).

Mais j'éprouvai, durant le temps de sa rédaction, un sentiment d'illégitimité qui traverse mon récit comme nous traverse, face à la débâcle de l'espérance pour autrui, un sentiment d'impuisante mélancolie. Au passage, il n'est peut-être pas indécent que je remercie Annie Duvergnas-Dieumegard (Cholet, France) de l'étude qu'elle consacre à *Tu ne traverseras pas le détroit* dans le texte maghrébin de langue française, où on trouvera aussi l'analyse des romans de Hamid Skif, ce poète algérien récemment décédé, de Youssef Amghar, qui



est marocain et réside en France, et bien sûr, l'éloge de *Harraga* (Gallimard) de Boualem Sansal, ainsi qu'une heureuse prise en compte de l'oralité dans *Vivre à l'arrache* (Eddif, 2006) de El Driss, par Abdellah Lassingui, enseignant à l'Université de Sidi Mohamed Ben Abdallah à Taza tandis que Christa Stevens salue dans *Le Déroit ou le voyage des vaincus* de Nasser-Eddine Bakkai Labib un appel à la dignité. ♦